

(Juillet 1827.)

JOURNAL ASIATIQUE.

Histoires des guerres des croisades , sous le règne de Bibars , sultan d'Égypte , d'après les auteurs arabes , par M. REINAUD (1).

§ LXXXVIII. *Avènement du sultan Bibars. Sa politique envers les chrétiens.*

An 659 (1260). Le sultan Kotouz, après sa victoire, s'était empressé de rétablir les choses dans leur ancien état. Il avait enfin repris le chemin de l'Égypte, lorsqu'arrivé aux sables qui la bornent du côté de la Syrie, il fut assassiné dans un endroit écarté. Ce meurtre fut l'ouvrage de Bibars-Bondocdar, le même qui avait déjà trempé ses mains dans le sang de Touranschah. Ce qui le porta à cette action, c'est qu'il avait demandé le gouvernement d'Alep, et que le sultan le lui avait refusé.

Abou'lféda rapporte qu'après l'assassinat, Bibars et ses complices s'étant présentés, les mains encore dégouttantes de sang, au chef des émirs, celui-ci demanda qui avait commis le meurtre : « C'est moi, dit Bibars. — En ce cas, répondit le chef des émirs,

(1) C'est ici un nouveau fragment du travail que M. Reinaud a fait sur toute la durée des croisades, et qui doit paraître à la suite de l'*Histoire des Croisades* de M. Michaud.

l'autorité t'appartient », et Bibars fut aussitôt proclamé sous le titre de *Malek-daher*, ou roi triomphateur. Il avait eu d'abord l'intention de prendre celui de *Malek-kaher*, ou roi terrible; mais on lui fit observer que ce titre ne serait pas de bon augure.

Dès que Bibars fut maître des affaires, il s'occupa des deux grands objets qui illustrèrent son règne; la ruine des chrétiens de Syrie et l'abaissement des Tartares. Les Francs, à l'aide de la longue paix dont ils jouissaient depuis l'invasion du roi de France, et surtout à la faveur de la diversion des Tartares, avaient acquis un grand accroissement de forces. Le prince d'Antioche surtout avait étendu son autorité sur les terres musulmanes voisines d'Alep, et ne cessait de menacer tout le nord de la Syrie. De leur côté les Tartares, quoique plusieurs fois repoussés, n'étaient rien moins qu'abattus, et attendaient l'occasion favorable pour rentrer en Syrie.

Le sultan résolut d'abord de mettre l'Égypte à l'abri des invasions des Francs, et dans cette vue il fit fermer la bouche de la branche du Nil qui passe à Damiette. On a déjà vu que cette ville, dans la même intention, avait été entièrement rasée. Le sultan voulut ôter tout moyen aux vaisseaux chrétiens de pénétrer dans le cœur du pays. Ce fait est ainsi raconté par Makrizi : « On enfonça des troncs d'arbres dans le lit du fleuve, à l'endroit où il se jette dans la mer, et il devint impossible aux gros navires de le remonter. Encore aujourd'hui, poursuit Makrizi, les gros bâtimens qui viennent par mer ne peuvent franchir le pas-

sage. On est obligé de décharger les marchandises sur des barques particulières nommées *germes* (1), qui les transportent à la nouvelle Damiette. Un gros bâtiment ne pourrait tenter le passage sans de grands dangers; la Damiette actuelle n'est pas à la même place que l'ancienne; elle est plus éloignée de la mer (2). Elle commença par des cabanes de roseaux, et aujourd'hui elle est devenue une ville importante, commerçante, ornée de bains, de mosquées, de collèges, en un mot une des plus *belles villes de Dieu* qui se puissent voir (3) ».

Ensuite Bibars s'occupa à se faire des alliés chez les chrétiens d'Occident, et à s'instruire par leur moyen

(1) جروم pluriel جرم.

(2) Quelques écrivains, pour avoir ignoré ce fait, ont cru mal à propos que la distance qui existe entre la Damiette actuelle et la mer, provient en entier du limon que le Nil charrie chaque année dans la mer, et là-dessus ils se sont exagéré l'importance des alluvions. Voltaire avait déjà commis cette erreur dans la *Philosophie de l'Histoire*: M. le baron Cuvier l'a répétée. Voy. son discours préliminaire sur les *Monumens fossiles*, p. 87, 1^{re} édit.

(3) Si on en croyait Cardonne (*Extraits des Chroniques arabes relatives à Saint-Louis*, et publiés à la suite de la vie de Saint-Louis, par Joinville, édit. de 1769, p. 544,) Bibars, non content de ces précautions, aurait fait construire un pont, ou plutôt une chaussée de plus de trente lieues de long, depuis Kalioub, aux environs du Caire, jusqu'à Damiette, et cela afin de pouvoir, en tout tems, secourir cette ville même au moment du débordement du Nil, lorsque l'Égypte est submergée sous les eaux. Ce n'est pas le Bibars du tems des croisades qui fit construire cette chaussée, mais un autre Bibars, surnommé Djaschnéguir, lequel régna en 708 de l'hégire, 1308 de J.-C. Voy. la *description géographique et historique de l'Égypte*, par Makrizi, tom. III, article des *Chaussées*, ou, comme il les appelle, des جسور.

de tous les projets de ses ennemis. Dans cette vue, il envoya une ambassade à Manfred ou Mainfroi, qui avait succédé à Frédéric II, dans le royaume de Naples et de Sicile, et qui, par ses querelles avec le Saint-Siège, était tout disposé à favoriser l'islamisme. Celui qu'il choisit pour cette mission est l'historien Djémal-eddin, le même que nous avons si souvent cité. Djémal-eddin rapporte lui-même qu'il fut très-bien accueilli, et que non-seulement Mainfroi lui permit de rester auprès de lui, mais qu'il l'admit dans sa société. Djémal-eddin parle avec admiration du crédit dont les Musulmans jouissaient à la cour de Mainfroi. Ce prince en avait un grand nombre à son service, et leur témoignait en toute occasion la plus grande confiance. On proclamait dans son camp la prière, et l'islamisme y était publiquement professé (1).

(1) Comme le récit de Djémal-eddin peut être curieux, nous le donnerons ici en entier; nous l'empruntons d'Abou'lféda, qui avait étudié sous Djémal-eddin et qui lui a consacré une notice particulière dans son histoire. Voy. les *Annales moslemici*, t. v, p. 147. C'est Djémal-eddin qui parle : « Mainfroi m'accueillit avec bonté et me permit de » rester auprès de lui dans la Pouille. J'eus occasion de remarquer en » lui beaucoup de mérite et un goût naturel pour les sciences intellec- » tuelles : il possédait parfaitement les dix traités d'Euclide, et c'est » pour lui que je composai mon traité de logique, que j'intitulai » pour cette raison *l'imperial*. Non loin de la ville que j'habitais, se » trouvait Luceria (ou *Nocera de Pagani*, dans la Capitanate), ville » entièrement peuplée de Musulmans, que Frédéric avait fait venir » de Sicile. (Voyez les annales de Muratori, à l'année 1224.) On y » était le Vendredi, et l'Islamisme s'y montrait à découvert; la plu- » part des officiers de Mainfroi étaient Musulmans. La ville que j'ha- » bitais n'était qu'à cinq journées de Rome.

« A l'époque où je quittai Mainfroi, le frère du roi de France

Un autre auteur arabe, Yafey, rapporte que Bibars, pour mieux s'attacher Mainfroi, lui envoya en présent une girafe et quelques prisonniers tartares, avec leurs chevaux de race mogole. Ces relations entre le sultan et Mainfroi durèrent jusqu'à la mort de ce dernier; Makrizi en fait mention plusieurs fois. Après Mainfroi, Bibars essaya d'en établir de nouvelles avec son successeur Charles d'Anjou, lequel lui envoyait de tems en tems des lettres, dans lesquelles il se disait son très-dévoûé serviteur.

Il arriva alors un événement très-funeste aux chrétiens d'Orient, et qui remplit Bibars de joie. Ce fut la

» (Charles d'Anjou) et le pape , qui est comme le calife des Francs ,
 » s'étaient ligués contre lui. Le pape l'avait excommunié , l'accusant de
 » pencher pour les Musulmans ; c'était ce même motif qui avait fait
 » excommunier son père , Frédéric II , et son frère Conrad . »

Djémal-eddin rapporte ensuite un trait concernant la manière dont Frédéric parvint à l'empire, qu'il dit tenir de la bouche même de Mainfroi, et qui pourtant paraît peu vraisemblable. « Frédéric, dit-
 » il, étant encore en bas âge lorsqu'il perdit son père (l'empereur
 » Henri VI), ne jouit pas tout de suite de l'autorité impériale, et
 » quand il eut l'âge requis, plusieurs se mirent sur les rangs pour la
 » lui disputer. Le pape fut choisi pour arbitre du différent, mais
 » Frédéric crut devoir user de ruse; il feignit de renoncer à sa dignité
 » impériale, et voyant chaque prétendant en particulier, il promit de
 » lui céder sa couronne, si on s'en remettait à sa décision. Lors donc
 » que tous les prétendans se trouvèrent assemblés auprès du pape, ses
 » rivaux ayant déclaré qu'ils s'en remettaient à son choix, il prit pour
 » lui la couronne impériale, qui avait été déposée au milieu de l'assem-
 » blée, et se la mit lui-même sur la tête; disant qu'il ne faisait que
 » s'approprier l'héritage de ses pères; ensuite, profitant de l'étonne-
 » ment des assistans, il sortit pour rejoindre ses troupes, et alla se
 » faire reconnaître en Allemagne. »

chute de l'empire fondé par les Latins à Constantinople, et l'expulsion des Francs de cette ville; cette révolution, malgré son importance, a peu attiré l'attention des auteurs arabes. Aboulfarage est presque le seul qui, dans sa chronique arabe, soit entré à cet égard dans quelques détails. Voici ce qu'il dit : on y verra quel esprit régnait alors chez les Grecs : « Des hommes très-savans dans l'avenir avaient prédit que celui-là chasserait les Francs de Constantinople, et régnerait sur tout l'empire grec, qui renfermerait dans son nom les deux lettres de l'alphabet grec M et X. Or on remarquait à cette époque, à la cour de Théodore Lascaris, empereur des Grecs de Nicée, un patrice appelé Michel (ΜΙΧΑΕΛ) Paléologue, homme habile et entreprenant. Lascaris ne douta pas que ce ne fût l'homme en question et il le fit enfermer; il voulait même le faire mourir, et il n'en fut détourné que par les soumissions de Michel. Après la mort de Théodore, Michel fut nommé tuteur de son fils. Alors il n'eut plus qu'une pensée; ce fut d'accomplir la première partie de la prophétie. Comme il rencontra d'abord de la résistance, il résolut d'user de ruse. Il attendit que la division se fût mise entre les Vénitiens et les Génois, qui se disputaient alors le commerce de l'Orient, et que toutes les forces vénitiennes qui étaient à Constantinople, se fussent rendues à Acre pour y combattre les Génois. De plus, pour achever d'affaiblir Constantinople et attirer les Francs d'un autre côté, il ordonna au commandant d'une de ses forteresses de faire semblant de se révolter et de vouloir

leur livrer la place. Quand tout fut prêt, il passa le Bosphore avec son armée, et entra de nuit dans Constantinople, par une vieille porte qu'on avait négligé de garder, et qui lui fut indiquée par un berger. Aussitôt l'empereur Baudouin et les Francs s'embarquèrent sur leurs vaisseaux, et la ville fut occupée sans résistance. »

Bibars regarda cet événement comme fort heureux pour l'islamisme. Suivant Makrizi, il se hâta de se mettre en relation avec Michel Paléologue, qui avait fini par s'emparer de l'autorité souveraine (1), et de faire alliance avec lui. Michel, pour se l'attacher, rétablit l'ancienne mosquée qui était à Constantinople, et Bibars se chargea de fournir les lampes, les voiles, les parfums, et tout ce qui pouvait servir à la splendeur du culte mahométan. Ce fut ainsi que le sultan parvint à se fortifier au dedans et au dehors, et qu'il put enfin s'occuper sérieusement de ses grands projets contre les colonies chrétiennes de la Palestine.

§ LXXXIX. *Premières expéditions de Bibars contre les chrétiens.*

An 660 (1262). On a vu sous la date de l'année 652 de l'hégire, que la paix avait été faite pour dix ans, au nom de saint Louis, entre les chrétiens de

(1) Au reste ni Makrizi ni les autres auteurs arabes, ne font mention de Paléologue; ils n'appellent jamais le souverain de Constantinople que du nom de *Lasaris* الاشكري, sans doute parce que c'était le nom de ce jeune prince, que Michel avait d'abord entrepris ses conquêtes.

Syrie et Malek-naser, sultan d'Alep et de Damas. Ce traité avait été exposé à quelques infractions, au milieu des invasions des Tartares ; les Tartares avaient bouleversé tout le pays. Malek-naser, auteur du traité, n'existait plus ; d'ailleurs la Syrie était retombée au pouvoir de l'Égypte. Bibars, en montant sur le trône, eut d'abord l'intention de ne pas reconnaître le traité, et d'attaquer à force ouverte les colonies chrétiennes. Il n'en fut empêché, suivant Makrizi, que par une disette qui désola tout-à-coup la Syrie, et par le désir de se bien affermir. Cette raison l'engagea même à renouveler la paix. Mais, si on en croit les auteurs arabes, le désordre allait toujours croissant. Les chrétiens, perpétuellement divisés entre eux, ne respectaient plus d'engagement. Le prince d'Antioche excitait sans cesse les Tartares. Les chemins étaient infestés sur terre et sur mer. Si on traitait avec les Hospitaliers, c'était un motif pour les templiers de prendre les armes ; si on faisait la paix avec la ville d'Acre, on était exposé aux insultes du roi de Chypre. Ce fut ainsi que Bibars ayant envoyé une députation à l'empereur de Constantinople, les députés furent enlevés en pleine paix par les vaisseaux du roi de Chypre, et chargés de chaînes. Il dépendait alors du moindre seigneur de village de faire une incursion sur les terres de son voisin, et de mettre tout le pays en combustion.

Au rapport de l'auteur arabe de la vie de Bibars, lors du renouvellement du traité, il avait été convenu que l'on ferait un échange des prisonniers. En consé-

quence, Bibars se mit en devoir d'envoyer les chrétiens qui étaient entre ses mains à Naplouse, pour qu'ils y fussent échangés ; mais aucun chrétien ne parut. Les Francs négligèrent d'envoyer les prisonniers Musulmans, et Bibars fut obligé de ramener ses prisonniers chrétiens à Damas, où on les employa à divers ouvrages de bâtisse. Par le traité, les Francs s'étaient engagés à n'élever aucune nouvelle fortification dans leurs terres ; et pourtant ils n'avaient cessé de travailler aux fortifications d'Arsouf. Ce fut sur ces entrefaites, qu'eut lieu l'insulte faite par le roi de Chypre aux députés égyptiens ; dans le même tems, le prince d'Antioche ne cessait d'animer les Tartares. Bibars furieux se jeta sur les terres de ce prince, et y mit tout à feu et à sang. Ses troupes pénétrèrent jusque dans le port de Séleucie, où elles brûlèrent les vaisseaux qui étaient à l'ancre.

L'année suivante (661 ou 1263 de J.-C.), Bibars, suivant Makrizi, retourna en Syrie, décidé à se venger de la ville d'Acre. Les seigneurs de Jaffa et d'Arsouf, qui avaient toujours été fidèles au traité, s'étant présentés à lui avec des présens, il les accueillit avec bonté et respecta leurs domaines. De leur côté, les chrétiens d'Acre, instruits de son approche et des forces terribles qu'il amenait avec lui, demandèrent à négocier ; mais Bibars leur représenta que puisqu'ils voulaient la paix, ils auraient dû exécuter le traité, ou du moins ne pas attendre pour négocier qu'il fût arrivé à leurs portes ; et comme ils répondaient qu'ils avaient jusque-là ignoré sa marche, Bibars reprit :

« Quand on veut sincèrement une chose, on fait preuve de plus de vigilance. Ignorer la marche de notre armée, c'est ne pas connaître la quantité d'animaux qui peuplent la terre et des poissons qui habitent l'Océan. Nos troupes sont si nombreuses, qu'il ne doit pas y avoir de spin dans vos maisons, où il ne faille sans cesse balayer la poussière soulevée par notre cavalerie. C'est au point que le bruit de nos chevaux, dans leur marche, doit avoir étourdi les oreilles des Francs au-delà des mers, et des Tartares au fond de leurs retraites. Et si une si grande armée vient jusqu'à vos portes, sans que vous vous en aperceviez, que faut-il donc pour éveiller votre attention ? »

Un jour, poursuit Makrizi, le sultan fit venir les députés chrétiens, et leur demanda ce qu'ils voulaient faire : « Exécuter le traité », répondirent-ils. A quoi Bibars répliqua : « Que ne le disiez-vous plus tôt, avant que nous fussions arrivés ici ? vous nous auriez épargné des frais tels que si l'argent que nous coûte cette expédition pouvait couler, il formerait des fleuves immenses. Pour nous, nous n'avons fait aucun dégat sur vos terres ; nous ne vous avons pas causé le moindre dommage : vous, au contraire, vous avez infecté les chemins et empêché l'approvisionnement de nos troupes. A peine le traité a été renouvelé, que vous avez refusé d'en jurer l'exécution : il a fallu rédiger une nouvelle formule. Nous, cependant, nous nous étions conformés à ce qui était convenu. Au moment de l'échange, nous avons envoyé les prisonniers chrétiens à Naplouse, espérant

que vous amèneriez les prisonniers musulmans. Vous avez négligé de le faire , et vous êtes restés sans pitié pour vos frères captifs. Vous avez de plus retenu les prisonniers musulmans sans rien adoucir à leur sort, vous rejetant la faute les uns sur les autres. A l'égard de ce qui a été volé à nos marchands , vous aviez promis de les indemniser pour la part qui vous concernait , et puis vous avez dit qu'ils n'ont pas été volés chez vous , mais à Tortose , ville qui est au pouvoir des templiers, et que c'était aux templiers d'en rendre compte ; mais Dieu sait si Tortose n'est pas de votre domaine. Nous avons envoyé une députation à l'empereur de Constantinople , nous vous avons fait demander si les députés pouvaient en sûreté se mettre en mer ; vous nous avez conseillé de les faire passer par l'île de Chypre : à peine ils y sont arrivés , qu'on les a arrêtés , chargés de chaînes, et accablés de mauvais traitemens , à tel point que l'un d'eux en est mort. Vous saviez pourtant de quelle manière nous en usons avec vos députés. D'ailleurs un député n'a-t-il pas un caractère inviolable , et ne doit-on pas le respecter même au milieu des fureurs de la guerre ? Si cela s'est fait sans votre agrément , du moins ce n'est pas sans préjudice pour votre honneur ; et n'est-ce pas en conservant leur réputation pure , que les rois se mettent en état de sauver les biens et les personnes ? Au reste , le roi de Chypre a des biens dans Acre et sur la côte ; ses navires et ses marchands viennent commercer dans votre ville. Il n'est pas seul , il a avec lui les templiers et les ordres de chevalerie. Si vous

n'aviez été complices de sa perfidie, vous vous seriez levés pour en tirer vengeance. Vous auriez confisqué les biens qu'il a chez vous, et vous auriez instruit de sa conduite le pape de Rome et les rois de l'Occident. Quelle a été votre conduite sous les sultans mes prédécesseurs? Vous repâtes en 638, d'Ismaël, prince de Damas, les forteresses de Schakif et de Sefed, à la charge de faire cause commune avec lui contre le sultan d'Égypte. Le sultan, quoique vainqueur, ne se vengea pas de vous; il respecta vos terres et ne vous fit que du bien. Vous le payâtes d'une telle douceur, en prenant parti contre lui pour le roi de France (saint Louis). Heureusement vos projets échouèrent. Citez un seul trait de bonne foi dans toutes vos relations avec l'Égypte; citez une seule de vos invasions qui ait été heureuse. En un mot, Ismaël vous livra Sefed et Schakif, parce qu'il avait besoin de vous; mais moi, je n'ai que faire de votre appui. Rendez-moi ces deux places et toutes celles que vous avez prises aux musulmans; mettez les prisonniers musulmans en liberté, sinon je n'écouterai aucune proposition » (1).

A cela, continue Makrizi, les chrétiens répondirent que, loin de vouloir enfreindre le traité, ils ne demandaient qu'à l'exécuter. Ils offrirent de renvoyer les prisonniers musulmans; mais Bibars n'admit pas

(1) Makrizi n'est pas le seul auteur, qui ait parlé de ces plaintes de Bibars. Les auteurs latins en ont aussi fait mention. Voy. le fragment historique de Guillaume de Tripoli, dans le recueil de Duchesne, tome V, p. 434, et Sanuti dans Bongars, p. 221.

ces excuses, et fit sortir les députés à l'heure même. Delà il envoya dévaster les campagnes de Nazareth et de la ville d'Acre. L'église de Nazareth, une des plus belles de la Palestine, fut détruite de fond en comble. Tout cela eut lieu sans que les Francs essayassent d'y mettre obstacle.

Sur ces entrefaites, Bibars publia une ordonnance pour réprimer les brigandages qui se commettaient journellement dans le pays. C'est l'usage en Orient que, lorsqu'il se commet un meurtre, l'assassin paye aux héritiers du mort une amende, qui se nomme *le prix du sang*. Comme souvent on massacrait les familles entières, Bibars ordonna qu'au défaut d'héritier, on paierait le prix du sang au trésor. Il voulut encore que les malfaiteurs apportassent au trésor ce qu'ils avaient volé, et dont on ne connaîtrait pas les véritables propriétaires. Makrizi rapporte que cette mesure procura au sultan des sommes très-considérables. « Ceux, ajoute-t-il, qui se livraient à ces brigandages, étaient des paysans et des personnes adonnées à la vie pastorale. Le sultan aimait mieux les punir de cette manière que de les exterminer ; car c'étaient d'ailleurs des hommes utiles et qui élevaient des bestiaux. C'est surtout dans le territoire de Naplouse et du côté de Jaffa que ces violences avaient lieu. Les personnes qui s'y livraient servaient de plus d'espions aux Francs. »

Enfin le sultan résolut d'attaquer la ville d'Acre même. Makrizi rapporte ainsi cette expédition : « Le sultan partit de nuit de son camp placé sur le mont

Thabor, et fit ses dispositions. Les chrétiens s'étaient retranchés sur une colline voisine d'Acre, et appelée la *Colline de Fodoul*. Bibars essaya de monter sur la colline, aux cris de *Dieu est grand* (1), et montra une ardeur extraordinaire. Lui-même excitait les soldats à la piété et à la bravoure. En un instant il s'éleva un cri général; les fakirs, les dévots de l'armée, les esclaves, se précipitèrent pour combler les fossés. Les chrétiens, partout repoussés, se retirèrent dans la ville, et les environs furent mis à feu et à sang. Les arbres furent coupés, les maisons brûlées; les musulmans s'avancèrent jusqu'aux portes de la ville; tous croyaient que Bibars allait s'en emparer. Dans un assaut général les chrétiens furent renversés dans les fossés; plusieurs périrent aux portes; une des tours fut minée et démolie; mais le lendemain Bibars se désista du siège et tourna d'un autre côté. »

Makrizi ne dit pas quelle raison porta Bibars à changer si subitement de dessein; elle paraît nous avoir été révélée par la chronique arabe d'Ibn-Férat. Il semble résulter de quelques expressions obscures de cet auteur, que les Génois qui nourrissaient un vif ressentiment contre la ville d'Acre, où ils étaient

(1) Ou, pour s'en tenir plus littéralement aux expressions de Makrizi, au bruit du *Tahlil* et du *Takbir*; c'était le cri d'armes ou de guerre des Musulmans. Le *Tahlil* consiste dans ces paroles: *il n'y a pas de force et n'y a pas de puissance, si ce n'est en Dieu, en cet être suprême, en cet être puissant*; et le *Takbir* dans celles-ci: *Dieu est grand, Dieu est grand, il n'y a pas d'autre dieu que Dieu. Dieu est grand, Dieu est grand. Louanges à Dieu.*

sans cesse en guerre avec les Vénitiens pour leurs intérêts de commerce , avaient promis au sultan d'attaquer cette cité par mer , tandis que lui l'assiégerait par terre. Le seigneur chrétien de Tyr devait les secourir. Comme ni les uns ni les autres ne se trouvèrent au rendez-vous , Bibars fut obligé de renoncer à son dessein ; mais il fut très-irrité de ce manque de foi. Dans sa colère , il fit dévaster les campagnes de Tyr, ainsi que celles de la principauté d'Antioche. De leur côté, les chrétiens entrèrent sur les terres des musulmans et y mirent tout à feu et à sang. De part et d'autre on enlevait les bestiaux, on massacrait les hommes , on rasait les maisons ; toutes les hauteurs, tous les défilés , tous les lieux fortifiés par les hommes et par la nature devinrent des repaires de brigands. Telle était l'habitude du pillage , que même dans les villages où la paix avait été respectée jusque-là , les paysans ne pouvaient se contenir en voyant passer un troupeau ou une caravane. A la fin on ne prit plus la peine de cultiver les terres ; les travaux de l'agriculture furent suspendus ; le pays fut en proie à la famine, et alors on fut obligé de négocier pour obtenir une trêve et pouvoir ensemençer les terres.

Au milieu de ces excès , un grand nombre de chrétiens renièrent leur religion. Makrizi parle, en divers endroits , de bandes de ces misérables qui se présentaient au sultan , et à qui on donnait des chevaux et des armes.

§ XC. *Conquêtes de Bibars sur les chrétiens. Il prend Césarée et Arsouf.*

An 663 (1265). Les Francs de la Palestine, dans leur impuissance, en appelaient à toutes les nations voisines. Cette année, le roi de la petite Arménie, qui était chrétien, poussé par leurs instigations, menaçait d'envahir la Syrie. Il fallut que Bibars fit marcher contre lui une partie de son armée. Dans le même tems, les chrétiens s'adressèrent aux Tartares pour les engager à passer de nouveau l'Euphrate. Les Tartares prirent en effet les armes, et formèrent le siège de Birah, forteresse qui domine les rives de ce fleuve, et qui est comme la clé de la Syrie. On était alors au printemps, et les troupes égyptiennes étaient encore dans leurs cantonnemens. Pour le sultan, il prenait le plaisir de la chasse. A la nouvelle du mouvement des Tartares, Bibars fit partir en toute hâte les troupes qui étaient disponibles, et il se mit bientôt lui-même en marche avec le reste de ses forces. Les Tartares, l'ayant appris, furent saisis d'un tel effroi, qu'ils abandonnèrent le siège de Birah. Alors Bibars résolut de se venger des chrétiens auteurs de cette guerre. En vain le seigneur de Jaffa, qui avait toujours été fidèle au traité, vint intercéder pour les Francs. Le prince se plaignit avec amertume de leurs incursions continuelles, de leur intelligence avec les Tartares. Ainsi, sans vouloir rien écouter, il prit le chemin de Césarée, sur les bords de la mer, et se disposa à subjuguier cette ville. Nous allons laisser

parler à ce sujet Makrizi , notre guide ordinaire pour cette époque :

« Bibars , en se mettant en marche , avait à dessein dissimulé son projet , afin de prendre la ville au dépourvu. Il feignit de n'être occupé que du plaisir de la chasse. Les émirs avaient ordre de faire comme lui. Personne dans l'armée ne savait où l'on allait. En attendant , on travaillait nuit et jour aux machines de siège. Le sultan lui-même était au milieu des ouvriers , les animant par son exemple. Quand tout fut prêt , l'armée se rassembla tout d'un coup devant Césarée. On était alors au jeudi 9 de djoumadi premier (26 février) , et les habitans n'avaient fait aucun préparatif. L'attaque eut lieu le jour même. Les soldats , se faisant des espèces d'échelles avec les piquets de fer et les courroies de leurs chevaux , sautèrent dans les fossés et escaladèrent les remparts. En un moment la ville fut occupée , et les chrétiens se réfugièrent dans la citadelle ; c'était un des châteaux les mieux bâtis et les plus forts de la Palestine. Le roi de France (saint Louis) , pendant son séjour en Palestine , l'avait fortifié avec beaucoup de soin. Il était entouré de tout côté de fossés baignés par les eaux de la mer ; les pierres qui avaient servi à sa construction étaient extrêmement dures , et s'enchaînaient les unes dans les autres en forme de croix , ce qui les mettait à l'épreuve de la brèche et de la mine. Après même qu'on était parvenu à creuser sous le mur , la partie supérieure restait suspendue et ne tombait pas. Pendant qu'on l'attaquait , Bibars en-

voya dévaster les environs du côté du Jourdain , ainsi que les campagnes d'Acre

» Cependant les assauts ne discontinuaient pas. Le sultan s'était établi en face de la citadelle, au haut d'une église , d'où il dirigeait les attaques. Quelquefois il s'avancait dans des machines roulantes et venait visiter lui-même la brèche. Un jour on le vit , un bouclier à la main , combattre avec intrépidité , et à son retour avoir son bouclier hérissé de traits. Il ne cessait de donner lui-même l'exemple de la bravoure. Quiconque se distinguait était sur-le-champ récompensé. Plusieurs fois il distribua des robes d'honneur aux émirs et aux soldats. A la fin les chrétiens , lassés de tant d'efforts , se rendirent , moyennant la vie sauve. Le siège n'avait duré que quelques jours. La ville fut détruite ; les émirs et les soldats se partagèrent les travaux ; le sultan y prit part en personne , et il ne resta pas pierre sur pierre.

» On dévasta aussi les environs ; les arbres furent coupés , les maisons rasées. Quand tout fut détruit , le sultan se remit en marche et se porta contre Arsouf.

» Arsouf est également située sur les bords de la mer ; elle était aussi une des places fortifiées par le roi de France (saint Louis). Le sultan fit pratiquer deux chemins couverts qui conduisaient aux fossés de la ville et à ceux de la citadelle. Son dessein était de combler les fossés. Par ses ordres on y jeta des pierres et des arbres tout entiers. Dans ce danger , les chrétiens firent de leur côté un chemin couvert jusqu'à leurs fossés , et avec de l'huile et des matières inflammables

réduisirent ce bois en cendre. Alors le sultan fit construire de nouvelles ouvertures et entreprit de combler les fossés avec de la terre. Des ingénieurs étaient sur les lieux pour mesurer le terrain ; le sultan lui-même était au milieu des travailleurs, aidant à creuser la terre , à traîner les machines , à apporter des pierres, et se distinguait entre tous par son ardeur. *J'ai vu , dit le cadi Mohi-eddin , auteur d'une vie de Bibars , j'ai vu ce prince marchant seul et sans suite un bouclier à la main. Tantôt il était dans les galeries couvertes , tantôt aux ouvertures qui donnaient sur les fossés , tantôt sur les bords de la mer , d'où il lançait des traits aux navires chrétiens qui approchaient du rivage , tantôt dans des machines roulantes , tantôt derrière les parapets , d'où il combattait de pied ferme , ou observait les efforts des siens pour les récompenser. Un jour il lança trois cents traits de sa main : une autre fois il se plaça à une ouverture du chemin couvert , du côté des fossés , un arc à la main. En vain les assiégés s'avancèrent contre lui , armés de dards et de crocs pour le mettre en pièces ; rien ne put lui faire lâcher pied. Il avait à ses côtés un émir qui le fournissait de flèches et de pierres , avec lesquelles il tua deux cavaliers chrétiens. Pendant tout le siège , il ne cessa d'aller et de venir au milieu des combattans seul et sans suite , et ne voulant pas qu'on fit attention à lui.*

Un grand nombre de derviches, de dévots, de gens de lois étaient accourus pour prendre part à cette conquête (1). Les yeux des gens de bien n'y étaient

(1) C'est en effet l'usage chez les Musulmans d'avoir dans leurs ai-

offusqués par aucun sujet de scandale. Le vin en était interdit, et il ne s'y passait rien de contraire aux bonnes mœurs. Des femmes honnêtes servaient de l'eau aux soldats. On les voyait se presser autour des combattans, même au plus fort de l'action. Telle était leur ardeur, qu'elles s'offraient d'elles-mêmes à aider au transport des machines. Aucun des officiers de la maison du sultan ne se dispensait du service; chacun, quand son tour était venu, allait prendre sa place, et tous rivalisaient de zèle et de bravoure. Enfin l'assaut commença, et le jour même Dieu ouvrit aux Musulmans les portes de la ville. On était alors au 8 de redjeb (fin d'avril); la citadelle offrit aussitôt de se rendre, et l'on y vit flotter l'étendard musulman. Tout ce qui se trouvait dans la place fut abandonné aux soldats; Bibars n'en prit rien pour lui. Ce qu'il se réserva, il en paya la valeur: c'était afin d'encourager ses guerriers. Quand le partage fut terminé, on se mit à démolir la ville: les émirs et les soldats eurent chacun quelque tour ou quelque pan de muraille. On employa à cet usage les chrétiens de la ville, qu'on avait chargés de chaînes, et ils détruisirent ainsi leur propre ouvrage. »

Tel est le récit de Makrizi. On lit de plus, dans l'*Abrégé de la vie de Bibars*, qu'il y avait à ce siège un scheikh musulman, appelé *Ali le Fou*, qui faisait grand bruit par ses vertus, et qui étant tombé au mo-

mées des Derviches et des gens pieux pour attirer sur leurs entreprises les bénédictions du ciel et enflammer l'ardeur des guerriers. Voy. *le Tableau général de l'empire Ottoman*, t. IV, p. 677; et t. VII, p. 406.

ment de l'assaut en défaillance, recouvra ses esprits à l'instant où la ville ouvrit ses portes. Au rapport de l'auteur, on regarda cette défaillance comme une extase, et on attribua à l'efficacité des prières du scheikh le mérite de cette conquête. Le même auteur rapporte que les Musulmans firent usage à ce siège d'une machine qui lançait sept flèches à la fois.

Le siège d'Arsouf avait duré quarante jours, et dans tout cet intervalle, il ne s'était présenté aucune armée chrétienne; les faibles secours que reçut Arsouf lui vinrent par mer, ce qui était d'autant plus facile que le sultan n'avait pas encore de marine.

Bibars, avant de s'éloigner, distribua à ses émirs les terres et les domaines dont il venait de s'emparer. Au rapport d'Ibn-Férat, un émir, assisté du cadi de Damas, fut chargé de faire le relevé de toutes les terres, et on les concéda à ceux qui s'étaient le plus distingués. L'auteur arabe fait le tableau de toutes ces donations, ainsi que des noms des émirs qui y eurent part; et l'on croirait lire quelques vieux actes du moyen âge, dans lesquels un roi féodal distribue à ses barons et à ses vassaux les fruits de ses conquêtes. L'auteur ajoute qu'il y eut autant de lettres de donation écrites qu'il y avait de donataires.

Après ces succès, Bibars retourna au Caire, où il fit une entrée triomphante. Toute la ville était tapissée. Les prisonniers chrétiens marchaient devant lui, leurs drapeaux renversés, et portant au cou leurs croix mises en pièces; tout le peuple prit part à ce spectacle.

Makrizi fait mention à cette époque d'un fait fort singulier, et qui montre l'enthousiasme qui s'était emparé des disciples de Mahomet. C'est une espèce de fondation pieuse qui s'établit alors à Damas, et qui était destinée à la rédemption des captifs musulmans : l'auteur de cette institution était l'émir Djémal-eddin, vice-roi de Damas. Makrizi rapporte qu'un grand nombre de Musulmans durent leur liberté à cet établissement : dans le nombre on remarquait des femmes et des enfans. Les femmes furent envoyées à Damas, où on s'occupa de les marier conformément à leur condition.

Ibn-Férat parle, à la même époque, de certaines liaisons d'amitié que Bibars forma avec divers princes chrétiens d'Occident, particulièrement avec le roi d'Aragon. Ces relations étaient l'effet de l'esprit de trafic et de commerce qui commençait à s'étendre plus que jamais, et qui finit par éteindre tout-à-fait l'esprit religieux des croisades.

§ XCI. *Suite des conquêtes de Bibars. Il prend Sefed.*

An 664 (1266). Au mois de redjeb (mai), le sultan partit du Caire pour la Syrie avec toutes ses forces ; et comme quelques-uns de ses émirs avaient mis du retard à le suivre, il les condamna à porter pendant trois jours des espèces de menottes aux mains (1). A

(1) On lit dans le texte arabe: علاج داريه, mots qui ne se trouvent pas dans les dictionnaires ; c'est par conjecture que nous les traduisons ainsi.

son passage à Hébron, il ôta aux chrétiens et aux juifs l'entrée du tombeau d'Abraham et de Sara, qu'ils pouvaient visiter jusque-là pour de l'argent. Ibn-Férat fait à ce sujet les plus belles réflexions, et dit que sans doute Dieu n'aura pas manqué de récompenser Bibars, dans le ciel, d'une action si méritoire (1).

De là le sultan, se répandant dans les campagnes voisines, poussa ses ravages jusqu'aux portes d'Acre, de Tyr, de Tripoli : tout fut mis à feu et à sang. En vain le comte de Tripoli prit les armes pour arrêter ces dévastations ; il fut surpris du côté d'Emesse et mis en pleine déroute. Tout le territoire chrétien se trouva envahi et en proie à des maux horribles. Le butin, dit Makrizi, fut si grand, qu'on ne trouvait plus à vendre les vaches et les buffles. Enfin le sultan se porta contre Sefed avec toutes ses forces : ici nous laisserons parler Makrizi.

« Sefed est située sur une hauteur entre la ville d'Acre et le lac de Tibériade. Par sa position elle domine les campagnes arrosées par le Jourdain. Elle appartenait aux templiers. Le sultan arriva devant ses murailles comme à son ordinaire, c'est-à-dire sans être attendu ; ses troupes elles-mêmes ignoraient où on les menait. Le siège commença un lundi 8 de ramadan (mois de juin). Le sultan voulut prendre part en personne aux travaux. Comme ses machines, qu'il recevait de Damas soit à dos de chameaux, soit sur

(1) Au reste la défense de Bibars existe encore aujourd'hui.

des chariots , n'arrivaient pas assez promptement , et que les chameaux étaient fatigués de la route , il se mit lui-même en marche avec une partie de ses émirs et de ses soldats , et aida à traîner ces forteresses mobiles. Les autres , quand ils étaient fatigués , se reposaient. Pour lui, il n'était jamais fatigué. Les machines furent ainsi traînées depuis le Jourdain jusqu'à Sefed. Enfin , toutes les machines étant dressées , chaque émir reçut son poste particulier. L'attaque se poursuivit jusqu'à la fin du mois qui était celui du jeûne. Le 30 du mois , comme le jeûne allait finir , les émirs , suivant l'usage , se mirent en devoir de venir complimenter le sultan. Mais en route un d'entre eux ayant été atteint d'une pierre lancée du haut des remparts , le sultan leur fit dire qu'il n'avait pas besoin de leurs complimens , et que chacun eût à rester à son poste. Défense fut faite , pendant la solennité de la fin du jeûne , de boire du vin , sous peine d'être pendu. Au contraire , cent pièces d'or furent promises à quiconque détacherait les premières pierres des murs de la place. Il ne voulait pas que ses gardes s'occupassent de lui. Dans l'assaut qui suivit , plusieurs Musulmans moururent pour la défense de la religion ; mais quand il en périssait un , un autre prenait sa place. A côté on avait dressé une tente pour les blessés ; ils y trouvaient un médecin , un chirurgien , et tout ce dont ils avaient besoin pour être pausés. Pendant ce tems les assauts se succédaient sans cesse. Le 14 de schaban (mois de juillet) , on en livra un qui dura depuis le lever du soleil jusqu'à

midi , tems où les troupes étaient dans l'usage de se reposer. Comme elles se disposaient à se retirer , le sultan se mit dans une grande colère et leur ordonna de rester sous les armes. *Quoi ! leur dit-il, l'islamisme est en danger, et vous voulez vous reposer? Restez à vos postes.* Ce jour-là , plus de quarante émirs furent arrêtés pour être partis trop vite , et on les chargea de chaînes. Cependant , comme leurs compagnons intercédèrent pour eux , le sultan se laissa fléchir et les renvoya , leur recommandant cependant de montrer désormais plus de zèle. L'assaut recommença à l'instant même. De toute part on entendit le bruit du tambour et d'une musique guerrière. A la fin les assiégés demandèrent à capituler ; le sultan le leur accorda , à condition qu'ils sortiraient sans rien emporter en armes ni en argent , et qu'ils ne détruiraient rien dans la place. Lorsqu'ils descendirent de la forteresse , le sultan se plaça à cheval à la porte pour les voir défilier. Les chrétiens ayant été fouillés , furent trouvés en faute et munis d'armes et de bijoux. On découvrit même parmi eux des captifs musulmans qu'ils emmenaient , sous prétexte que ces captifs avaient embrassé le christianisme. Bibars regarda cette conduite comme une infraction à la capitulation , et sur-le-champ il fit descendre les guerriers chrétiens de cheval. On les mena hors de la ville sur une colline où ils furent gardés avec soin. Le lendemain , le sultan assembla ses émirs, et les félicita sur leur zèle ; il leur fit des excuses , sur la sévérité dont il avait usé envers quelques-uns d'entre eux , disant que c'était pour les

mieux animer à cette belle conquête. Ensuite il les fit monter à cheval, et se portant sur la colline où étaient réunis les chrétiens, il leur fit trancher la tête. Deux hommes seulement furent exceptés de ce carnage, l'un parce qu'il avait servi de médiateur dans les conférences qui avaient eu lieu et qu'il s'était fait musulman; l'autre parce qu'on le destina à porter la nouvelle de ce massacre aux chrétiens des villes voisines.»

Telle est la manière dont Makrizi rend compte de la capitulation de Sefed et de la mort de la garnison. Comme cette dernière circonstance causa dans le tems une sensation extraordinaire, et qu'on en a fait non sans raison un sujet de reproche contre Bibars, il sera bon de faire connaître ce qu'en ont dit les autres écrivains musulmans. On verra que leur propre récit ne justifie en rien l'action de Bibars.

Ibn-Férat, dont le récit se rapproche le plus de celui de Makrizi, s'exprime ainsi : « Pendant les négociations qui précédèrent la capitulation, le sultan crut devoir user de ruse et d'artifice. Il promit la vie à quelques chrétiens en particulier, et chercha ainsi à fomenter la division dans la garnison. Pour aigrir les esprits encore plus, il déclara qu'il n'en voulait qu'aux templiers, et que tous ceux qui n'appartenaient pas à cet ordre pouvaient sortir en sûreté. A cette déclaration, quinze des assiégés sautèrent des remparts, et reçurent en récompense des robes d'honneur. Les templiers se voyant trompés, rompirent les négociations et se battirent en désespérés. A la fin cepen-

dant , comme leurs ressources étaient épuisées , ils envoyèrent demander à traiter de nouveau. Bibars s'y refusa ; mais un de ses émirs prit sur lui de leur promettre la vie. Les assiégés, se fiant à cette promesse, ouvrirent leurs portes. Le sultan refusa de reconnaître la capitulation ; et comme d'ailleurs on vint à trouver les chrétiens en contravention, il ordonna de les mettre tous à mort. »

Ibn-Férat ne dit rien de plus de cet émir qui s'engagea pour le sultan , et dont la parole fut désavouée ; mais deux autres auteurs arabes , Abd-errahim et le continuateur d'Elmacin , s'expriment beaucoup plus clairement. Voici ce qu'ils disent : « Le sultan , qui voulait à tout prix s'emparer de Sefed , était décidé à séduire les chrétiens par de belles promesses , sauf ensuite à violer sa parole. Lorsqu'il fut question de jurer , il imagina de mettre à sa place un émir qui jurerait pour lui. Ce fut l'émir Kermoun-Aga qu'il choisit pour cet artifice. Kermoun fut placé sur un trône , dans tout l'appareil de la royauté et ayant les officiers du sultan autour de lui : le sultan lui-même était à ses côtés , une épée à la main et dans l'attitude d'un écuyer. Au moment où le député chrétien se présenta pour recevoir la parole du sultan , Kermoun jura d'un ton solennel. Le député se retira sans rien soupçonner de la ruse ; cependant la parole de l'émir n'en était pas moins vaine , et le sultan n'était pas obligé de la remplir : aussi n'hésita-t-il pas à se défaire des défenseurs de Sefed , au nombre d'environ deux mille hommes. »

Voici au reste un nouveau trait qui achèvera de montrer l'ame de Bibars tout entière. Nous l'empruntons du continuateur d'Elmacin. « Après le massacre des chrétiens, les habitans d'Acre, touchés de la mort de leurs frères, qu'ils regardaient comme des martyrs, envoyèrent demander leurs corps, disant qu'un tel dépôt ne pouvait que leur porter bonheur. Un député s'étant présenté à ce sujet au sultan, le prince, sans rien répondre, remit l'audience à un autre jour; puis, prenant avec lui une partie de ses troupes, il partit sur le soir, marcha toute la nuit, et arriva le lendemain matin aux portes d'Acre. Comme on ne s'attendait pas à cette attaque, il trouva les habitans répandus dans la campagne et vaquant à leurs affaires. Tout à coup le sultan fond sur eux l'épée à la main et tue tous ceux qu'il rencontre. Un grand nombre de chrétiens perdit ainsi la vie. Après cette action, Bibars partit comme un éclair, et reprit le chemin de son camp. A son retour il fit appeler le député d'Acre et lui dit : *Vous veniez chercher ici des martyrs; vous en trouverez auprès d'Acre. Nous venons d'en faire plus que vous n'en vouliez.* »

Après ces exploits, Bibars s'occupa de prendre possession de Sefed. Le butin fut distribué aux soldats. Une colonie, venue de Damas, s'établit dans la ville, on y bâtit deux mosquées; les fortifications furent réparées, et le sultan y laissa une bonne garnison.

Bibars s'empara ensuite de Ramla, de Tebnin et de quelques autres places peu importantes. Durant

tout le cours de ces conquêtes , nulle armée chrétienne ne se présenta pour y mettre obstacle. Sefed appartenant aux templiers , les Hospitaliers n'avaient eu garde de la secourir. Le prince d'Antioche , le seigneur de Tyr , tous ceux qui , par un concert général , auraient pu retarder la chute des colonies chrétiennes , avaient montré la même indifférence. On lit dans Ibn-Férat que , pendant le siège de Sefed , le seigneur de Tyr , au lieu de prendre les armes , envoya prier le sultan de mettre un terme aux ravages qui se commettaient depuis quelque tems sur ses terres ; représentant que la paix faite entre les Tyriens et les Musulmans durait encore , et que d'ailleurs le sultan avait bien voulu le prendre sous sa protection. En effet , quelque tems auparavant , ce seigneur avait juré d'être l'ami des amis des Musulmans , et l'ennemi de leurs ennemis ; il avait promis de seconder le sultan dans toutes ses guerres , mais le sultan répondit avec humeur que le seigneur de Tyr s'était dépouillé de tout droit à son amitié , en négligeant de l'aider à soumettre Acre , comme il s'y était engagé , et il fit continuer les ravages.

Vers le même tems , Bibars reçut un député des Ismaéliens ou sectateurs du Vieux de la Montagne , qui occupaient les montagnes voisines de Tripoli. Ces sectaires étaient dans l'usage , pour leur propre tranquillité , de payer un tribut annuel à l'ordre des Hospitaliers. Ce tribut consistait en douze cents pièces d'or , cinquante mille boisseaux de blé et cinquante mille boisseaux d'orge. Depuis long-tems Bibars était

résolu de mettre un terme à cette sujétion , qu'il regardait comme honteuse à l'islamisme. Au rapport de l'abrégiateur de l'histoire de sa vie , les députés du Vieux de la Montagne étant venus lui faire leur cour , il leur dit : « Quoi ! vous disiez que jusqu'ici vous n'aviez payé le tribut aux chrétiens qu'à cause de l'éloignement de mes troupes , et maintenant que je suis ici , vous continuez comme auparavant ! C'est nous plutôt qui aurions droit à ce tribut. Je vois bien que je serai obligé de vous exterminer. Je finirai par convertir vos châteaux en cimetières. » En même tems , il leur signifia qu'ils eussent à lui envoyer de l'argent et des troupes , afin qu'ils partageassent avec lui les mérites de la guerre sacrée (1).

L'année suivante , au rapport de Makrizi , le grand maître des Hospitaliers lui ayant envoyé demander la paix , il obligea ces religieux à renoncer au tribut que leur payaient les Ismaéliens. Il les fit renoncer encore à une somme de quatre mille pièces d'or , que leur payaient tous les ans les villes de Hamah et d'Emesse , pour être à l'abri de leurs incursions , ainsi qu'à d'autres charges qu'ils avaient imposées aux villes musulmanes du voisinage. Les Ismaéliens envoyèrent remercier à ce sujet le sultan , et lui firent hommage de l'argent qu'ils remettaient auparavant aux chrétiens :

(1) L'auteur désigne les Ismaéliens par le mot de *gens à poignards* ذى السكاكين , ce qui revient à notre expression d'*assassins*. Il est curieux que cette même dénomination ait passé dans les écrivains chinois. Voy. le *Journal Asiatique*, Extrait d'une relation chinoise par M. Abel-Rémusat , t. II , p. 290.

« Ce métal, lui dirent-ils, qui servait aux ennemis de l'islamisme, nous l'offrons au sultan pour qu'il l'emploie au bien de la religion. » Makrizi est tout fier de cet événement, et fait remarquer que l'on vit ainsi contribuer aux frais de la guerre sacrée et payer tribut au sultan, les mêmes hommes qui jadis levaient tribut sur les califes et les maîtres du monde.

(La suite à un prochain Numéro.)

(1) Au commencement du 10^e siècle, nous apprenons d'Abou'lfaradj que, pendant que Constantinople était assiégée par les Slaves, les Grecs efféminés mirent les armes à la main des prisonniers Maho-